

qu'il n'est ni petit, ni grand, mais de taille assez forte et qu'il paraît avoir une bonne constitution. Ce qui frappe tout le monde, en le voyant, c'est son extérieur froid, sa physionomie calme, méditative et modeste; mais le regard est vif, pénétrant et animé. Cette froideur apparente est peut-être autant le résultat de la réserve et de la réflexion que l'expression de la nature. On peut voir, dans ses discours et dans ses réponses aux adresses qui lui sont présentées, la chaleur des sentiments unie à la force de l'intelligence. Tout en lui semble indiquer une forte organisation où les qualités de l'esprit et du cœur sont tenues, en équilibre par une raison éclairée, inaccessible aux préjugés, aux entraînements de la nature et de la volonté. Des études sérieuses, une profonde connaissance du cœur humain ont développé et affermi les dispositions naturelles qui le portent vers la conciliation.

La religion est pour lui une œuvre de charité, de persuasion et de sacrifices; il n'éloignera jamais de l'église les âmes sensibles par l'exagération des principes et les rigueurs de son autorité. Une de ses maximes favorites est celle-ci:—Le chemin du ciel est assez étroit, cherchons à l'élargir au lieu de le rétrécir, afin que nous soyons le plus de monde possible.—Sublime maxime qui peut mieux un homme que le tableau le plus parfait! Il ne compromettra jamais la religion en croyant la servir, en la faisant descendre des hauteurs où elle doit habiter pour la jeter au milieu des passions et des disputes humaines. Et il obtiendra, peut-être, sans bruit et sans éclat, pour l'église du Canada, plus que tout autre. Sa science, sa modération et son énergie vaincront des obstacles contre lesquels l'impétuosité et les ardeurs d'un zèle imprudent se seront heurtées. Le respect et la confiance que ses vertus et ses capacités inspireront à tout le monde feront aimer et respecter une religion si belle et si sublime, lorsqu'elle est bien comprise. Les hommes instruits comprendront qu'il y a place pour toutes les opinions politiques à l'ombre du drapeau catholique, et que la foi n'est pas incompatible avec les progrès modernes et les idées de liberté qui prévalent en Amérique.

Ajoutons qu'on trouve, dans les discours de Mgr Taschereau, la hauteur de vues, la noblesse des pensées, la richesse des idées et les agréments du style qui distinguent le langage des illustres évêques de France.

Nous avons voulu compléter tout ce que nous avons dit de Mgr Taschereau par ce petit portrait.

L. O. DAVID.

AVIS.

Le bureau du journal, No. 1, Place d'Armes, sera ouvert jusqu'à nouvel ordre, tous les vendredis soir jusqu'à neuf heures, afin de donner plus de facilité à nos abonnés de la ville.

Nous donnerons à l'avenir le prix des marchés pour nos lecteurs de la campagne.

AVIS.

Deux ou trois personnes, dames ou messieurs, trouveraient une excellente maison de pension française au No. 63 de la rue Dubord, coin de la rue Berri, vis-à-vis la plus belle partie du Quarré Viger. C'est un des endroits les plus agréables de Montréal.

L'AMOUR EN VISITE.

On connaît le dieu de l'amour, le beau Cupidon tant chanté par les poètes. Cette gravure le représente dans l'une de ses expéditions frappant délicatement à la porte de sa bien-aimée.

Cette gravure rappelle ces deux vers de Béranger :

C'est l'amour qui rend visite
À la pauvreté qui rit.

RÉJOUISSANCES A BERLIN.

Nos lecteurs peuvent se figurer la joie et l'enthousiasme des Prussiens célébrant leurs triomphes éclatants sur la nation la plus guerrière du monde, et la splendeur des ovations faites au roi Guillaume et à ses généraux victorieux.

MONTRÉAL EN PEINE.

La grève des charretiers a été l'événement de la semaine dernière à Montréal. On ne voyait que des charrettes à la place des beaux carrosses qui font ordinairement l'ornement de nos places publiques. Les promeneurs et les voyageurs, qui n'avaient toujours eu jusqu'à présent que l'embaras du choix, regardaient en vain le nez au vent s'ils ne verraient pas arriver quelque charretier. Il fallait voir surtout ceux qui arrivaient le soir ou la nuit à la gare avec des femmes, des enfants et des valises. Les Américains désolés croyaient que le choléra ou le typhus avait détruit la population de Montréal, les charretiers en particulier. D'autres pensaient que les gens de Montréal étaient tous si riches qu'il n'y avait pas moyen de trouver un charretier parmi eux.

La grande question, la semaine dernière, était donc de sa-

voir si les charretiers devaient porter leur numéro sur la poitrine. Ils avaient des partisans, entr'autres MM. McCoy et H. Valois, qui prétendaient que c'était mettre les charretiers au niveau des chiens et même des soldats. Cette grève inspire au Pays les réflexions suivantes :

« En somme, cette grève ne manque pas de gaieté; elle a donné à nos chars urbains la physionomie la plus bouffonne, la plus originale qu'on puisse imaginer. En ce temps de démenagement ils sont fort courus, et on peut y admirer les types les plus divers et les mieux choisis. On y voit dans un coin un honnête citoyen, la figure décomposée par les émotions d'un changement de domicile, et portant précieusement entre ses bras une pendule démodée qu'il n'a pas voulu confier aux mains profanes des facteurs de l'express; en face, c'est une vieille mégère, le nez ruisselant de tabac, et dissimulant avec peine sous un mouchoir rouge, un énorme angora, l'ami du foyer, qui lui aussi a été forcé d'abandonner ses pénates. En un mot, chacun porte quelque chose, pelles, castroleres, balais, ustensiles les plus divers, tout trouve place dans les omnibus.

« Les jeunes mariés, suivis des gens de la noce, obligés, grâce à la grève, de renoncer à la voiture de gala, viennent également s'offrir à notre admiration; rien de plus amusant que la figure de ces braves gens, gênés dans leurs habits de fête, les mains emprisonnées dans des gants trop justes et qui se regardent entre eux d'un air fort comique. Un peu plus loin c'est un baptême: compère, commère, nourrice, rien ne manque à la fête, et les cris du nouveau-né viennent donner aux jeunes mariés, assis à peu de distance, un avant-goût des joies du ménage.

« Après avoir passé dans les chars urbains un si joyeux quart d'heure, il faudrait avoir le caractère bien mal fait pour en vouloir encore aux charretiers. »

Nous avons reçu une causerie portant la signature qui suit :
St. C. . . . 3 mai 1871.

LÉONARD A. RUSTICUS.

Cette causerie renferme beaucoup de bonnes et jolies choses; mais comme elle est un peu longue et qu'elle repose sur une méprise, nous n'en publions que la fin. Notre correspondant, supposant que mademoiselle Nina avait signé d'un nom d'homme, pour se déguiser, la causerie signée Paul d'Ourliac, termine ainsi sa causerie :

« Et maintenant je suis à me faire la réflexion suivante: l'impôt que paye toute supériorité à l'envie, la calomnie et l'injustice, ces trois ennemis qui traquent le talent, a peut-être, déterminé l'intéressante causeuse à se déguiser; d'un autre côté, une crainte inhérente à sa nature lui a peut-être aussi exagéré les dangers d'un entourage que de mauvaises langues se plaisent à faire passer plus méchant qu'il n'est. Elle seule pourra nous le dire avec ce charme infini qu'elle sait donner à sa pensée écrite, sinon je lui rappellerai que la morale ne permet de changer les habits de son sexe que dans les cas d'une juste nécessité, comme celle de protéger son honneur, sa vie, sa liberté, ou celle de son prochain. En attendant, donnons-lui l'assurance que les lecteurs de l'Opinion Publique comprennent que la tentation est bien naturelle pour une jeune âme, fière, pure, courageuse contre le sort, de sortir de sa dépendance individuelle et de s'adresser à tous et de prendre le public comme un nouveau protecteur, et de croire qu'elle l'amusera avec les beautés, les ornements de sa pensée.

Enveloppée du cœur d'un père, d'une mère et d'un frère qui l'affectionnent tendrement, Nina est toujours chez-elle à étudier et heureuse de couler des jours sereins à l'abri de sa famille; il serait impie de flétrir par de mauvais traitements quelconques cette fleur.

Et Nina, dont le véritable nom se distingue par deux initiales sœurs, C.C. . . . (cessez), m'impose silence.

L'ÉMIGRATION.

FICTION ET RÉALITÉ.

Suite.

Nous ne sommes considérés par les Américains qu'en tant que nous possédons beaucoup de greenbacks ou que nous leur sommes utiles. Et nous ne sommes pas les seuls à être traités ainsi, tous les émigrés le sont de même. C'est là le caractère américain. Il tient de l'Indien, il a son système de castes, mais avec cette différence que devant une spéculation, son scrupule aristocratique s'efface et qu'il consent à shaver un paria.

Telle est notre position sociale. De plus, un des nôtres commet-il un crime, on juge de la race par ce méfait et on entend aussitôt la plèbe yankee crier à tue tête: D. . . . Frenchmen. Pour eux, ils volent, ils tuent, ils font tout, c'est toujours la race progressive, qui a fait le plus grand pas dans la civilisation. L'Américain dira, en parlant des émigrés européens, c'est un greenhorn; he comes from the old countries. Et cependant à qui est due cette prospérité des États-Unis, si non aux émigrants de tous les pays du monde? Nous ne sommes pas chez nous ici. Gagnons des fortunes, vivons largement, jouissons bien des richesses, tout cela est bel et bon; mais nous ne sommes pas chez nous, l'atmosphère des villes américaines a quelque chose de pesant à nos cœurs; nous nous sentons à l'étranger. Tel est l'état des choses. Demandez aux émigrés de sens et de jugement si cela est ou n'est pas, tous vous répondront: oui.

Cette condition inférieure est-elle relevée par le bien-être matériel? Chercheurs de trésors, vous tous qui pensez émigrer dans quelques mois, écoutez bien. Peu d'émigrés sont riches. C'est le petit, le très-petit nombre qui thésaurisent. Pendant de longues années, les enfants usent leurs forces, perdent leur santé dans les factories comme on dit ici, et la famille n'en est pas plus riche.

On habite des logis aux chambres étroites, on se prive, on se gêne pour amasser. A la fin peut-être, à force de privations, de fatigues, d'économie, on arrive à épargner quelques centaines de dollars. Ainsi le ferions-nous en Canada, si nous y travaillions aux mêmes ouvrages, si nous nous logions aussi à l'étroit qu'ici. Mais aux États-Unis, loin de ceux qui, autrefois nous ont connus dans l'aisance, nous travaillons comme journalier, etc., etc., chose que nous n'avons jamais voulu faire en Canada. Aussi, avouons qu'aux États-Unis les positions sont tout à fait déplacées. Tel qui était marchand en Canada, fait ici de la brigue, tel autre qui était avocat, travaille le mortier, un notaire se fera tisserand,

un commis se fera journalier et travaillera soit à un canal où aux égouts.

Cependant ces braves compatriotes étaient venus ici chercher la fortune. On est en droit de nous dire: mais vous êtes pessimistes, vous voyez tout en noir, vous n'admettez que le mauvais côté des choses. Aussi nous faisons des restrictions. L'émigration qui n'est guère profitable pour le plus grand nombre, réussit à quelques uns.

Nous connaissons de bons et intelligents compatriotes qui ont acquis de belles propriétés, qui possèdent de forts montants aux banques, qui sont marchands, ouvriers, possesseurs de fortunes gagnées à la sueur de leur front, mais c'est l'exception. La majorité des émigrés vivent assez à l'aise, c'est-à-dire, qu'ils ont bonne table, qu'ils s'habillent bien, mais le logis est généralement très-peu confortable. La classe ouvrière, de gens de métiers tels que cordonniers, mécaniciens, maçons, etc., etc., est celle qui vit le plus à l'aise. Les salaires sont plus élevés qu'aux fabriques de coton ou de laine, on peut se donner plus de confort.

Disons, comme règle générale, que les émigrés vivent au jour le jour et que les épargnes sont rares. D'un autre côté, un grand nombre souffrent de la misère. Un officier de police nous disait, il y a quelques jours, qu'en passant dans les maisons canadiennes pour faire payer les taxes, il y avait vu la plus grande misère, des enfants en haillons, une pauvre femme malade, le mari sans ouvrage. Sur trente familles qu'il visita, sept seulement étaient en état de payer les taxes, qui ne se montaient qu'à \$3.00. La corporation de la ville fut obligée de faire remise des taxes aux vingt-trois autres familles. Le Daily Mirror de Manchester, N. H. citait, il y a quatre semaines, le fait d'une famille canadienne sans pain, sans pain. Le City Marshall y porta lui-même du pain, de la viande, des habits et du bois. Le mari était malade et la pauvre mère ne connaissait aucun ami; les petits enfants demandaient du pain, les larmes aux yeux, mais il n'y en avait pas. L'automne dernier, il y a eu de la misère dans plusieurs villages manufacturiers.

On croit généralement trouver de l'ouvrage en arrivant aux États-Unis. Là encore on est déçu. Il nous faut voyager bien souvent pendant des mois entiers avant de se placer, et à la fin, pour vivre, il nous faut changer d'état; si on était cordonnier au Canada, ne trouvant pas d'emploi dans cette branche d'industrie, il faut se faire manœuvre et vice versa.

On citera, à l'encontre de ce tableau, les églises bâties à grands frais, les démonstrations nationales si belles, si solennelles, en concluant que pour faire de si grandes choses, il faut bien vivre et être à l'aise, gagner beaucoup d'argent.

Sans doute, nous gagnons de l'argent, nous palpions le greenback, mais nous ne le gardons pas.

Nous donnons pour les églises en nous imposant des sacrifices, parce que notre foi religieuse parle haut en nos cœurs. Nous comprenons qu'à l'ombre du saint lieu, nous respirons des émanations de la patrie absente. Exposée à des chutes et rechutes continuelles, au milieu des protestants, des sceptiques et des indifférents, notre foi n'en est que plus vivace. Nous aimons à donner pour les démonstrations nationales, parce que nous ne parviendrons à acquérir le respect, l'admiration des autres nationalités, qu'en étant fortement attachés à la nôtre. Nous nous sommes bien mal menés par une certaine presse du Canada qui nous taxait de renégats, etc., etc. Les renégats sont rares parmi nous.

Nous sommes Canadiens de cœur, de foi et de langage; nous voudrions voir le Canada libre et indépendant, le voir prospérer pour y retourner.

Si nous considérons l'état religieux des Canadiens émigrés, nous sommes étonnés des progrès rapides accomplis depuis cinq ans.

De toutes parts un cri se fait entendre, poussé par des poitrines canadiennes, demandant un prêtre de leur origine. Les églises se bâtissent, les fidèles sont zélés, leurs prêtres sont à la tête des mouvements. Ensemble, ils accomplissent de grandes choses. L'état moral est assez satisfaisant, surtout là où le prêtre exerce son empire de paix et de plébé.

Telle est la véritable position des Canadiens émigrés dans la Nouvelle-Angleterre. N'ayant point visité les Canadiens de l'Ouest, nous ne pouvons rien en dire.

Nous disons donc à tous ceux qui se préparent pour l'exil: si vous avez quelques biens, ne venez pas ici; si vous avez un métier, cherchez en Canada une situation. Mais enfin, si vous ne possédez plus rien, eh! bien, venez rejoindre vos frères d'ici, venez grossir le nombre de six cent mille que nous sommes déjà.

Cependant, il viendra un temps, qui n'est pas éloigné, où les émigrés se nuiront entre eux, tant ils sont déjà agglomérés dans les centres manufacturiers. Déjà les salaires sont diminués, on spécule sur notre nombre.

Compatriotes de la province de Québec, ne vous faites point illusion sur les États-Unis. On n'y trouve point l'or dans les rues, on n'y trouve même pas l'ouvrage. Pure fiction que de croire qu'aux États-Unis l'ouvrier n'a qu'à travailler pour s'enrichir en quelques années. Avant de venir y demeurer, venez faire un tour de promenade; venez voir ce qui se passe ici, et peut-être épargnerez-vous par là bien des larmes à vos familles.

Nous n'avons voulu dire que la stricte vérité. Nos frères d'ici nous saurons gré de notre franchise. Ceux qui ne sont pas encore infatués des États-Unis comprendront la vérité de nos observations. Ils corroboreront nos avancés, ils rediront aux frères de la patrie que c'est folie de quitter des champs aux moissons abondantes pour venir travailler péniblement à l'étranger. Que le cultivateur canadien continue donc à ensemençer sa terre, qu'il travaille avec courage, entouré de ses enfants.

Pour nous, émigrés canadiens, comme par le passé, ayons à cœur de célébrer à Pétranger le triomphe de la religion, et conservons toujours intacts le culte, la mémoire de la patrie bien-aimée. Que de nous on puisse dire :

Hardis jusqu'à l'audace,
Toujours fiers et courageux,
Ils ont suivi la trace
De leurs nobles aïeux.

UN ÉMIGRÉ.

Nashua, N. H., 25 avril 1871.

Un charlatan disait aux badauds qui l'écoutaient: « Mon baume est composé de simples; et tant qu'il se trouvera des simples ici, je n'en partirai pas. »

Un Italien, prononçant à la manière de son pays, disait: « J'ai été un an à Berlin, un an à Moscou, un an à Londres, etc.: je resterai un an à Paris. — Ainsi, lui répondit-on, vous avez été et vous serez un âne partout. »